

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

PARAISANT CHAQUE JOUR

LA DETTE SACRÉE

Tous les fils de la France sont debout pour défendre la mère commune attaquée. Tous savent, égaux dans le risque et l'honneur, pourquoi ils se battent.

Ils se battent pour la justice et le droit. Ils se battent pour sauver notre race, une des plus belles races de l'univers, parce qu'elle sait faire face à l'épreuve, s'affirmer brave dans le danger et rester généreuse après. La France « éternelle », comme l'a si bien dit M. Poincaré, est indispensable aux autres peuples, parce qu'elle marche à l'avant-garde, dressant le flambeau du progrès et lançant de tous côtés la semence des belles idées.

Tous nos fils savent qu'ils défendent quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes : la Patrie. Et la Patrie n'est pas seulement la douce terre natale, chaque village et son clocher, chaque ville et ses rues : cela, c'est l'image matérielle de la Patrie, l'image qui remplit nos yeux et nos coeurs, avec le beau regard des mères et le pur sourire des fiancées.

Les soldats de la France savent qu'ils luttent pour autre chose encore : ils veulent conserver à l'Avenir le patrimoine glorieux de nos ancêtres, le trésor des traditions, des mœurs, des lois, des hauts faits de notre histoire, tout ce qui est fixé impérissablement dans les œuvres fécondes de l'action humaine, dans les livres, dans les monuments et surtout dans notre langue si vive, si claire et si forte.

Supposez, en effet, une Europe où ne résonneraient plus les paroles françaises, est-ce possible ? Pensez à nos frères de Lorraine qui durent apprendre un idiome étranger, aux petits Alsaciens des écoles, à qui il fut interdit de parler français, imaginez-vous le sort réservé, en cas de défaite, à nos plus riches provinces ? Car l'Allemagne a la voracité de l'Ogre, témoin un récent livre qui a pour titre : *Le Partage de la France*. On y voit la carte de notre pays coupée aux deux tiers d'un trait rouge. La plus grosse part, de la frontière à Bordeaux, l'Allemagne compte se l'adjuger et l'avaler d'une bouchée ; rien que cela, mes amis !

Comme vous savez et saurez la défendre, avec tout le reste, cette belle langue française qui est notre façon de penser et de sentir, le gage de notre influence dans le monde, cette langue qui enregistre chaque jour les découvertes de nos savants et le courage de nos aviateurs, cette langue qui fait vibrer les chansons d'amour de nos provinces ou la *Marseillaise* ! au chant de laquelle vous chargez à la baïonnette l'ennemi épouvanté !

Et ce faisant, vous ne défendez pas seulement contre le flot des Barbares votre Patrie, son prestige intellectuel et moral, son présent et son avenir, vous acquitez aussi une dette sacrée envers les survivants et les morts de la cruelle épreuve de 1870-71. nos pères bien-aimés.

Ils n'étaient pas vengés, ceux-là ! Et tant d'années s'étaient écoulées (quarante-quatre ans, presque un demi-siècle) que nous semblions resigneds à la paix qui du moins assurait le développement de la civilisation.

Mais voyez l'ironie des choses : c'est l'arrogance de l'Allemagne, c'est son défi grossier, c'est son agression brutale qui, nous ont contraints à la guerre, cette guerre qui nous coûtera du sang et des larmes, mais après laquelle nous pourrons, selon le mot de M. Viviani, notre président du Conseil, aller, dans un pieux pèlerinage, « bénir les tombes profanées des héros de 70 qui ont attendu si longtemps avec le tendre embrasement de la Patrie, le réveil terrible de sa justice ».

Oui, vous pensez tous à ces nobles vaincus qui ont tant souffert : soldats de l'armée régulière décimés à Sedan ou affamés sous Metz, mobilisés et gardes nationaux de Paris, troupes improvisées des armées du Nord, de la Loire et de l'Est, à nos pères qui, inférieurs en nombre, ont stoïquement tenu tête à l'ennemi furieux et harassé.

A cette heure suprême où nous nous sentons si unis et si forts, c'est leur grande âme qui passe dans notre âme ; c'est leur mémoire qui soulève la France entière. Ce sont eux qui vous soufflent, dans un sublime élan, la volonté inflexible de la revanche et la certitude finale de la victoire !

Paul MARGUERITTE.

Accord Anglo-Franco-Russe

L'Agence Havas nous communique l'information suivante :

« La déclaration suivante a été signée ce matin à Londres au Foreign Office :

« Les soussignés dûment autorisés par leurs gouvernements respectifs font la déclaration suivante :

« Les gouvernements de Grande-Bretagne, de France et de Russie, s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre.

« Les trois gouvernements conviennent que lorsqu'il y aura lieu de discuter les termes de la paix, aucune des puissances alliées ne pourra poser des conditions de paix sans accord préalable avec chacune des autres alliées.

« Ont signé : sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères ; Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, et l'ambassadeur de Russie à Londres, le comte de Benkendorff. »

DRAPEAU ENLEVE A L'ENNEMI

Le ministre de la guerre a fait envoyer au Président de la République, à l'hôtel de la préfecture de Bordeaux, le drapeau du 68^e régiment d'infanterie prussienne enlevé à l'ennemi, dans l'un des récents engagements.

SITUATION MILITAIRE

(5 septembre 1914)

1^o A notre aile gauche, la situation respective des armées françaises et allemandes n'a subi aucune modification intéressante. La manœuvre débordante de l'ennemi semble définitivement conjurée.

2^o Sur notre centre et à droite (Lorraine et Vosges), situation inchangée.

3^o A Paris, dont l'ennemi reste actuellement éloigné, les travaux de défense se poursuivent avec activité.

4^o A Maubeuge, le bombardement a continué avec une extrême violence. La place résiste, malgré la destruction de trois forts.

L'ARMÉE ALLEMANDE

Petits soldats, qui vous battez héroïquement sans savoir autre chose que le devoir et que la patrie, ce sont vos ennemis que je voudrais vous présenter aujourd'hui. Vous ne les connaissez que sur le champ de bataille et vous savez qu'ils combattent bravement. Moi je suis resté vingt ans à Berlin pour les étudier ; je connais leurs écoles où mes enfants se sont rendus, leurs Universités où j'ai été étudiant, leur organisation, leurs ressources, leur entraînement, leur méthode, leur discipline. Le résultat de toutes ces études, de toutes ces observations patientes, je le résume en ces mots : Ayez confiance dans vos chefs ; pour vaincre les Allemands, ils ont choisi le meilleur moyen.

Certes, dès l'enfance, le Prussien est entraîné au sacrifice. Dans les écoles on ne lui parle ni d'humanité, ni d'idéal, ni de paix universelle ; on y exalte la grande Allemagne ; on y célèbre la Saint-Sébastien comme un rite religieux ; on y prône les Hohenzollern comme une famille admirable et jusque dans les chansons enfantines on y désigne le Français comme l'ennemi héréditaire qu'il faudra combattre un jour.

Cependant, malgré cette éducation méthodique, malgré l'amas d'idées préconçues et contestables que l'on fourre de force dans le cerveau de l'Allemand pour le préparer au rôle de mécanique parfaite en temps de guerre, le soldat français vaut mieux individuellement. Ceci tient au sang, à la race, à toutes sortes de forces mystérieuses qui se révèlent au jour du combat. Ceci tient surtout à ce que dans la vie publique et privée, les Allemands ne marchent que par bandes, comme des féodaux suivent leurs seigneurs. Sans caporaux, sans sergents, sans officiers qui leur commandent, ils perdent non seulement toute initiative, mais tout courage, et le culte légitime qu'ils possèdent pour l'autorité va jusqu'à paralyser en eux toute réaction individuelle.

Un exemple : Voilà cinquante ans que tout le peuple prussien réclame le suffrage universel. Contre tout droit, son gouvernement le lui refuse. De grandes manifestations populaires furent organisées il y a cinq ans et dans le parc de Treptow à Berlin la nation esclave protesta. Ils étaient la plus de cent mille qui jurèrent.

la main haute, de conquérir de force les libertés qu'on leur refusait. A perte de vue on n'apercevait que des mains blanches ou hâlées, levées vers le ciel. Ils étaient vibrants, résolus, enthousiastes, prêts à la lutte. Une heure après, ils s'engagèrent dans les rues qui menaient au château royal, décidés à se frayer un passage. Que se passa-t-il? Une centaine d'agents se rua sur cette multitude, sabre au clair, à coups de pieds, à coups de poings. En un clin d'œil elle se dispersa, effarée dans une fuite éperdue. Les agents s'acharnaient sur les socialistes ou les démocrates à terre: nul ne songeait à résister, à lutter. Or, ce sont les mêmes hommes qui, dans les plaines de Belgique, ont fait preuve de la plus remarquable endurance. Pourquoi?

A Berlin, ils formaient un troupeau ardent, mais sans chefs, sans cadres, sans discipline. En temps de guerre, au contraire, leur volonté abdique et ils deviennent, de gré ou de force, les rouages excellents d'une immense usine de guerre. S'ils marchent, c'est qu'ils y sont entraînés, s'ils meurent, c'est qu'ils y sont poussés par le mécanisme; toute leur force, elle réside dans ce déterminisme inflexible qui les commande, qui les règle, qui les étreint, qui les domine, et c'est ce déterminisme qu'il faut briser par l'agile liberté française.

L'armée de nos ennemis est une machine à la fois puissante et savante qu'il s'agit de déboulonner. Tout s'y tient; tout s'y combine; mais dès qu'un rouage essentiel sera atteint, l'organisme d'acier cessera de fonctionner. Le plan des Allemands, tel que nous avons eu l'occasion de l'entendre exposer par des officiers d'état-major de Berlin, en particulier dans une conférence remarquable de l'ancien chef d'état-major général comte de Schlieffen, mort depuis, c'était d'anéantir notre armée en quatre ou cinq grandes batailles suivant de très près le premier choc important, de ne laisser trêve ni repos à nos troupes et d'entrer, à la suite de leurs débris, dans la capitale française prise d'assaut.

Depuis deux ans cette théorie allemande de la trombe d'acier, lancée en avant et qui se creuse au centre pour déborder sur une ou deux ailes a été exagérée jusqu'au paradoxe, jusqu'à l'absurde par suite de l'emploi des canons lourds. Tout a été sacrifié à la puissance du choc, tout, y compris la mobilité. Pour une armée aussi rigide, aussi engainée dans l'airain, tout changement de front devient difficile, toute attaque de flanc ennemi devient dangereuse, si elle est promptement conçue et exécutée.

Les Allemands avaient tout prévu, sauf que nous les devinrions. Jusque dans les détails les plus précis, les plus prétus, ils avaient préparé l'offensive foudroyante, annoncée au Reichstag par le ministre de la Guerre allemand. Les sous-préfets des villes conquises avaient été désignés, et leurs proclamations avaient été imprimées avant la campagne. Mais grâce à l'habileté de nos généraux, leur plan primitif n'existe plus et ils sont obligés d'en improviser un autre — ce qui n'est pas dans leurs habitudes. La trombe s'est amincie en couloir. Nous leur échappons volontairement, mais pour les tenailler davantage, et le taureau de fer dont l'arrière-train a été brisé déjà par le martean-pilon moscovite s'arrêtera bientôt, pour s'écrouler d'une seule pièce, si nous continuons à l'endommager tout en nous dérobant à sa masse.

Le camp retranché de Paris est un atout précieux entre nos mains que nous nous garderons bien d'oublier et dont nous entendons nous servir; mais la présence du Président de la République dans la capitale eût fourni une tentation trop forte de tout risquer sur une carte. Son départ prouve, par conséquent, qu'à l'élan fougueux s'allie chez nous aujourd'hui la volonté la plus froide.

Faut les coeurs! Chaque officier allemand qui tombe, chaque escarmouche heureuse, chaque heure qui passe, désagrément et affaiblissent la machine formidable et cependant fragile, lancée par l'empereur sur la France.

Notre salut c'est de continuer à les dérouter en attendant l'heure qui approche où nous pourrons les démolir. Que nos vaillantes troupes ne s'y trompent pas.

Par leur endurance, par leur patience, par leur ténacité et par leur sang-froid, elles sont en train de nous assurer la victoire. Par son dououreux sacrifice personnel, le Président de la République y a contribué. Courage! Aucun des efforts que nous tentons en ce moment n'est perdu.

Charles BONNEFON.

NOUVELLES MILITAIRES

La Victoire russe de Lemberg.

Rapport officiel.

Voici le communiqué de l'état-major du généralissime des armées russes sur la prise de Lemberg et la défaite complète infligée aux armées autrichiennes:

Pour une offensive contre le front Lublin-Kholm, les forces principales autrichiennes se développèrent sur la ligne de bataille Zavichost-Janoff-Berglar-Tomaschoff.

Dans le but de couvrir cette opération du côté de l'arrondissement militaire de Kiev dans la région est de Lemberg, ils réunirent une deuxième armée, composée des 3^e, 11^e, 12^e corps et de cinq divisions de cavalerie.

Le moment où les troupes russes prirent l'offensive, la concentration autrichienne n'était pas encore achevée, et sa situation topographique obligea l'ennemi à renforcer encore cette armée des troupes des 2^e, 13^e et 14^e corps: au total douze divisions et plusieurs brigades de landsknecht.

Le 17 août 1914, les troupes russes

richitch rapporte qu'à lui seul il fit entrer 10,000 cadavres ennemis.

Les rapports des autres généraux serbes ne sont pas encore connus.

Torpilleurs allemands endommagés

Un télégramme officiel du Bureau de la Presse à Londres dit que, d'après une information de source digne de foi, sept contre-torpilleurs et torpilleurs allemands sont arrivés à Kiel endommagés, et l'on croit savoir que d'autres ont coulé dans le voisinage du canal.

Le Bombardement de Cattaro.

La flotte française commandée par l'amiral Boué de Lapeyrière a bombardé les forts de la rade de Cattaro. De gros dégâts ont été causés par le tir de ses navires qui a été très efficace. Plusieurs édifices ont été démolis ou incendiés.

PAROLES FRANÇAISES

Faisons la guerre de jour et de nuit, la guerre des montagnes, la guerre des plaines, la guerre des bois.

Levez-vous! levez-vous! pas de trêve, pas de repos pas de sommeil. Le despotisme attaque la liberté, l'Allemagne attente à la France. Qu'à la sombre chaleur de notre sol cette colossale armée fondue comme la neige. Que pas un point du territoire ne se dérobe au devoir. Organisons l'effrayante bataille de la Patrie.

Allez, traversez les halliers, passez les torrents, profitez de l'ombre et du crépuscule, serpentez dans les ravins, glissez-vous, rampez, ajustez, tirez, extermez l'invasion. Défendez la France avec hérosme, avec désespoir, avec tendresse. Soyez terribles, ô patriotes! Arrêtez-vous seulement, quand vous passerez devant une chaumiére, pour baisser au front un petit enfant endormi.

Victor Hugo (*Depuis l'Exil*).

Comment fut descendu le « Zeppelin » de Badonviller.

Depuis le début de la guerre, chaque jour nous apporte de glorieux faits d'armes accomplis par nos vaillants soldats. Voici un nouvel exploit à ajouter aux autres si nombreux. C'est la capture du « Zeppelin », de Badonviller, descendu par un détachement de territoriaux commandés par le sergent Fricandet. Le lieutenant-colonel commandant le régiment signale en ces termes cette belle action :

Le lieutenant-colonel, commandant le régiment, est heureux de porter à la connaissance de celui-ci le compte rendu du sergent Fricandet de la 12^e compagnie, chef d'un détachement accompagné d'un train de ravitaillement à la frontière de l'Est.

« Toutes les précautions ont été prises

pour mettre en sûreté la fortune de la Banque et les titres appartenant aux particuliers. L'encaisse, le portefeuille, les valo

urs mobilières déposées dans les caisses de la Banque et la réserve des billets ont

été depuis plusieurs jours transportés à

Bordeaux. »

Nos richesses artistiques à l'abri des Vandales. — Les inestimables trésors de nos musées ont également été mis en lieu sûr.

La police de Paris. — Une série de décrets organisent l'administration de Paris et de certains services publics en province pendant la durée de l'absence du gouvernement.

A Paris, un comité est institué sous l'autorité du gouverneur militaire, du préfet de la Seine et du préfet de police, du président du conseil municipal et du président du conseil général. Ce comité est chargé de régler les questions qui intéressent la police et la sécurité de la ville de Paris et du département de la Seine. Paris est tout entier à la défense.

Les pensions. — Au ministère des Finances à Paris, on continue à toucher pensions et coupons de rente.

La Monnaie sera frappée à Castelsarrasin. — Ce n'est plus quai Conti que

sera frappée notre monnaie divisionnaire d'argent, mais à Castelsarrasin où la Monnaie a fait transporter ses lingots d'argent et ses presses.

Et le lieutenant-colonel termine en félicitant le sergent Fricandet de son heureuse initiative, et les soldats du détachement d'avoir fait preuve de sang-froid, d'habileté et de discipline, en restant, sur l'ordre du chef de détachement, à leur poste quoique très

désireux de courir sus à un ennemi.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le décret de clôture du Parlement.

M. Viviani, président du Conseil, précise dans la note suivante la signification du décret de clôture de la session parlementaire :

« Le décret de clôture pris par le gouvernement a pour but uniquement de remettre en ses mains le droit de convoquer les Chambres. Ce décret n'a donc pas pour conséquence d'amener le gouvernement à se priver du concours éventuel du Parlement.

Le gouvernement, en invitant les membres du Parlement à ne pas demeurer éloignés de lui, a eu, au contraire, pour but de leur permettre de se tenir, le cas échéant, à la disposition de la nation et de rendre matériellement possible leur réunion. »

L'attitude de la population française.

— Au Conseil des ministres tenu samedi matin à Bordeaux, M. Malvy, ministre de l'intérieur, a donné connaissance des rapports transmis par les préfets. Tous signalent partout l'Excellent esprit des populations, leur calme, leur confiance et leur étroite union de sentiments avec le gouvernement dans les circonstances présentes.

Le ravitaillement de la population civile.

— Le gouvernement a donné comme instructions aux préfets de continuer l'enquête ouverte dès les premiers jours du mois d'août pour organiser ce ravitaillement. Il invite les préfets à centraliser tous les renseignements fournis par les Commissions de ravitaillement et les Chambres de commerce de leur département, et à le saisir des manquants ou des excédents.

Benoit XV a nommé secrétaire d'Etat le cardinal Ferrata. Il se confirme qu'après son intronisation officielle, le nouveau pape lancerà une bulle sur les atrocités de Belgique et contre les souverains et princes responsables de ces crimes contre Dieu lui-même.

Les protestations contre les procédures allemandes. — Le roi d'Angleterre a reçu, au palais de Buckingham, la mission belge allant aux Etats-Unis protester contre les procédures allemands, qui mettent les Germains au ban de la civilisation. La mission a exposé la situation de la Belgique.

Le roi a répondu en déclarant qu'il appuierait la Belgique, à laquelle il était reconnaissant de sa belle résistance.

D'autre part, quinze députés ont présenté une motion au président de la Chambre italienne pour inviter le gouvernement italien à s'associer à la protestation des Etats-Unis contre les violations que le droit international a subies au cours de la présente guerre de la part des Allemands.

Parmi ces députés, figurent : M. Bissolati, chef des socialistes réformistes, leader républicain; M. Commandini et M. Miosti, secrétaire du parti radical.

La reprise au-dessus d'Anvers. — On télégraphie d'Anvers qu'un zeppelin survola mercredi matin les fortifications extérieures de la ville et lança sept bombes, violant ainsi les règles strictes de droit international et les principes les plus élémentaires d'humanité. Douze personnes, dont quatre femmes, furent blessées. Une douzaine de maisons, qui avaient été converties en hôpitaux et sur lesquelles flottait le drapeau de la Croix-Rouge, furent sérieusement endommagées. Le roi Albert a conduit le consul des Etats-Unis à l'endroit attaqué et lui a montré les dégâts subis par les bâtiments de la Croix-Rouge.

Les fous! s'écria-t-il. Où est-ce qu'ils courront? Je suis sûr qu'ils vont se battre. Les têtes brûlées! Les fous!

M. le Notable avait la marche pénible. Essoufflé, il s'assit au bord de la berge et soupira d'un air satisfait. Autour de lui, le silence était revenu. Les arbres étaient à leur place; une brise parfumée soufflait sur l'Escaut, et les moindres creux du talus, asiles des pêcheurs, répétaient leur creux dans son éame.

— La République a beau faire, songeait le vieillard, c'est bien bon de vivre.

M. le Notable avait une habitude innocente, celle de « parler » ses gestes :

— Voilà. Je prends ma ligne, je saisiss le crin, j'accroche mon ver, j'amorce. Ping! je lance ma ligne. Et maintenant, attention...

Mais M. le Notable a beau faire attention, une minute s'est à peine écoulée, que ses yeux clignotent; ses mains retombent, s'appuient sur ses genoux; sa tête se penche, et comme une flûte douce, un léger ronron s'exhalé de ses lèvres. Sans doute qu'il est fatigué. Comment voulez-vous, avec ces roulements de canons, et ces fanfares guerrières, et ces galops enragés, qu'un homme raisonnable puisse dormir son content?

Penché sur l'eau paisible, M. le Notable continue le sommeil interrompu du matin. Il ronfle.

Or, que faire en dormant, sinon des rêves?

A peine était-il endormi dans son pliant, le nez sur son cœur, que tous les poissards de l'Escaut, rassurés par son silence, vinrent faire des cabrioles sous sa ligne, dont ils battaient narquoisement l'amorce à coups de queue.

— Monsieur le Notable! crièrent les

LES VIEILLARDS

~~~

Le matin du 8 septembre 1793, — cette date, l'ancien employé de Turgot devait à jamais s'en souvenir, — comme il s'habillait, sa servante Rosalie cria :

— Jésus! monsieur, le ciel est tout rouge!

— Eh bien! nous aurons du vent dans la journée, voilà tout.

La servante secoua la tête.

— Non, monsieur, je devine maintenant. Ce rouge qu'on voit là-bas, derrière les arbres, c'est la guerre.

— Ta! ta! ta! la guerre! des fadaises! Depuis deux ans, on ne dîne que de gazettes, on ne soupe que de proclamations, on ne dort (assez-moi ma cravate, Rosalie), on ne dort que dans la poudre et les balles. Je vous demande un peu si c'est du bon sens!

La servante n'écouta pas.

— Mon frère est parti juste il y a un an, monsieur, comme les autres, comme tous les autres. Il a votre âge.

M. le Notable s'impatienta :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, mon âge? Est-ce que tu voudrais dire que je suis vieux? J'ai soixante... non, cinquante-cinq ans, guère plus. Quant à ton frère, il aurait mieux fait de rester ici, ton frère! Où sont mes roseaux?

— Ce que j'en disais, ce n'est pas pour chasser Monsieur, dit la servante en donnant les lignes. Qu'est-ce qu'une pauvre femme comme moi deviendrait si son maître était à l'armée? Mais notre ville est affreuse à voir depuis trois ans, et on dit que dans toute la province c'est pareil. Que Monsieur regarde autour de lui, dans les rues. Rien que des femmes, des veuves... Il n'y a plus d'enfants. Ils sont tous partis. Et aussi les vieux. J'en ai vu s'en aller à la frontière sur des bœquilles.

Pendant que la servante bavardait, M. le Notable était descendu et avait ouvert la grande porte; il contemplait le ciel.

— Un beau temps pour le gardon, dit-il.

Dans le paquet de roseaux qu'il tenait sous le bras, il choisit une ligne et en vérifia les amarques. C'était une canne légère, d'un seul crin.

— Hameçon numéro 10, mon pliant, mes vers de fumier. Parfait.

M. le Notable mit sa ligne sur son épaulé et partit vers la rivière. Les rues étaient pleines de soldats qui allaient de l'hôtel de ville à l'hospice. Des bataillons de grenadiers traversaient la place. Un convoi d'artillerie débouchant au loin effraya le pêche

poissons (en rêve, rien n'est impossible), Monsieur le Notable, levez-vous ! remportez vos appâts, rangez vos amores, ou sinon, vous ne pêcherez que des herbes ! allez-vous-en !

— Partez, monsieur le Notable, partez, bâillèrent deux carpes qui filaient ensemble, vous n'avez pas honte de rester là, bien tranquille, pendant que vos frères se battent !

— Quelle pêche ! rêvait, en dormant, M. le Notable.

— Votre pêche est finie ! s'écrierent les tanches. Écoutez, monsieur le Notable, nous venons de Cambrai. Des régiments passaient au bord de l'eau et nous vous avons cherché. On distribuait des récompenses aux braves qui ont défendu la ville le mois dernier. Mais vous n'y étiez pas, monsieur le Notable ; vous pêchez à la ligne pendant ce temps-là !

Les goujons firent le cercle :

— Nous arrivons des batailles ! L'Escout est tout rouge ! C'est la crue du sang ! Madame la carpe, protégez-nous !

A ce moment, un coup de foudre lointain raya le ciel.

— Ça ressemble au boulet qui a détruit mon moulin, dit un juerne, le nez en l'air. L'ombre d'un oiseau blessé traversa le fleuve.

— Des nouvelles, corbeau ! des nouvelles ! Le voyageur baissa le bec.

— Je viens de Dunkerque ! Bataille de ondschoote ! cria le corbeau d'une voix décroissante. La gendarmerie de Paris s'est couverte de gloire ! Jourdan s'est signalé ! Vandamme repousse les Anglais !

— Qu'as-tu dans l'aile ?

— De la mitraille.

— Vous entendez, monsieur le Notable ! s'écrierent les petits goujons.

Un loup haletant s'arrêta sur la berge pour respirer.

— Et toi, loup, qu'as-tu à nous dire ?

— On m'a chassé de Mayence ! Les soldats se battent à Cassel. Il n'y a plus à manger que des morts.

— Vent, tu as dû voir bien des choses, parle !

— Je suis la tramontane ! hurla le vent. J'arrive du Midi. Les Espagnols ont été repoussés par le capitaine La Tour d'Auvergne. On s'est battu sur la Durance. Le général Carteaux a repris Marseille. Vive la liberté !

La tempête reprit sa route en grondant la Marseillaise.

Alors, les poissons furent saisis d'épouvante. Ils se retournèrent vers le pêcheur dont le sommeil s'agita :

— Avez-vous entendu ? On se bat aux quatre coins de la France. Les balles créent, le sang coule partout, et vous êtes là, endormi dans votre pliant !

L'émotion de M. le Notable fut si forte qu'il se réveilla.

Blême, transi d'horreur, il tourna la tête à droite, puis à gauche.

Calme absolu.

— Il m'a semblé que j'entendais des voix..., murmura-t-il. Oh ! quel rêve affreux !

Vite, il prit son panier, sa ligne et son pliant, et revint à la maison. Le même tumulte emplissait les routes de fanfares. La vieille Rosalie était devant sa porte.

— Eh bien ! monsieur, qu'est-ce qui vous prend. Votre soupe est servie depuis une heure. Ça ne s'est jamais vu !

M. le Notable ne répondit rien. Une fois centré, il tomba dans son fauteuil :

— Rosalie !

— Monsieur !

— Tu vas prendre ma valise.

— Et après ? fit la servante étonnée.

— Tu y mettras mes flanelles.

— Bien.

— Une paire de souliers chauds et mes vêtements de santé.

— Voilà.

— Et puis de bonnes choses pour dîner en outre, deux bécassines, par exemple.

Rosalie joignit ses mains :

— Vous partez ! Ben, monsieur, après tout, vous avez raison de vous ensauver. Quand on a comme vous soixante-cinq ans...

M. le Notable exhala sa détresse dans un gros soupir.

— Mais non, ma bonne, je ne suis pas, je m'engage...

Georges D'ESPARBÈS.

## Pour les familles des soldats.

**Les secours continuent.** — Le préfet de la Seine publie l'avis suivant contresigné par le général Galliéni :

L'absence momentanée du gouvernement n'entrera l'exécution d'aucun service.

Les allocations aux familles des mobilisés continueront d'être régulièrement distribuées à Paris et à tous les ayants droit dans le lieu de leur nouvelle résidence.

Les secours de toute nature, des soins aux malades restent assurés.

**Les réfugiés.** — Des réfugiés belges et des Français habitant les places fortes, viennent demander un abri aux populations de l'Ouest.

Nos héroïques amis de Belgique qui se sont dressés en face de l'envahisseur pour nous permettre de concentrer nos forces et qui ont été cruellement atteints en leurs personnes et en leurs biens, nos frères de France qui ont consenti d'énormes sacrifices en quittant leurs foyers parce que l'intérêt de la défense nationale le commandait, ont droit à notre profonde reconnaissance comme à notre sollicitude émue.

Les préfets des départements de l'Ouest invitent donc leurs administrés à accueillir ces victimes de la guerre et à leur donner l'aide matérielle et le réconfort moral qui leur sont indispensables.

## LE PATRIOTISME ANGLAIS

### Un Discours de M. Asquith

Le lord-maire de Londres a présidé la grande démonstration patriotique qui a eu lieu au Guild-Hall, et à laquelle assistaient M. Asquith, président du conseil des ministres anglais, M. Winston Churchill, ministre de la marine, et plusieurs autres ministres, ainsi que des membres de l'opposition. Tous ont été acclamés.

Nous avons encore plus confiance, a dit M. Asquith, aujourd'hui que nous sommes obligés de soumettre à l'arbitrage sanglant le conflit élevé entre la force et le droit. (Applaudissements répétés.)

Ce n'est pas nous flatter que de dire que nous pouvons avoir une entière confiance dans notre marine. En ce qui concerne l'armée, non seulement nous avons remplacé les pertes, mais augmenté les effectifs. Nous avons accru son efficacité comme instrument de combat. Je dirai seulement, en ce qui concerne le progrès actuel de la guerre, que de quelque côté qu'on se tourne, il y a de nombreux motifs de fierté et de réconfort. Nous devons persévéérer dans la patience, l'endurance, la fermeté. Restons convaincus que combattre pour l'unité de l'empire est digne des plus hautes traditions de notre race.

Quelle serait aujourd'hui la position d'une nation comme la nôtre si nous avions été assez bas pour céder à l'intimidation, au calcul de nos intérêts, à l'affaiblissement du sens de l'honneur et du devoir pour manquer de parole à nos amis ? Quoi ! le peuple anglais restera les bras croisés pendant qu'un petit Etat sans défense déploie tant d'héroïsme en défendant ses libertés ? Nous regarderions en spectateurs indifférents les outrages, les brigandages, les exactions exercés sur des populations paisibles ? Nous préférerieons voir ce pays rayé de l'histoire plutôt que de le voir demeurer témoin silencieux du triomphe de la force brutale sur la liberté. (Applaudissements.)

La violation de la neutralité belge était le premier pas d'une politique sans vergogne.

M. Asquith a fait ensuite l'éloge de sir Ed. Grey et rappelé ses efforts en faveur de la cause de la paix.

Si ses propositions, dit-il, avaient été acceptées, le conflit aurait été réglé avec honneur pour tous. Qui est responsable de la calamité actuelle imposée au monde entier ? Une seule nation : l'Allemagne. (Sifflets nourris.)

Nous devons maintenant attaquer la tache qui est devant nous avec la même ardeur qui animait nos ancêtres et persévéérer jusqu'au bout. Ce serait une faute impardonnable d'ignorer la force de l'ennemi comme de diminuer nos propres forces.

Après lui, M. Bonar Law, chef de l'opposition conservatrice, vivement applaudi, a dit :

Cette guerre est le plus grand crime de l'histoire. L'Allemagne n'avait qu'un mot à dire pour que la paix soit maintenue ; elle est restée muette ; elle a préféré tirer l'épée. C'est aussi par l'épée qu'une telle politique sera supprimée.

Les assistants ont alors réclamé M. Winston Churchill. Celui-ci a dit :

Nous pouvons nous reposer sur notre marine pour assurer notre existence et notre puissance. Nous n'avons qu'à suivre notre droit chemin, qu'il doive être court ou long. La victoire et l'honneur sont au bout.

## REVUE DE LA PRESSE

**La Lanterne.** Notre résistance loin d'aller s'affaiblissant comme alors se fortifie. Chaque jour travaille à l'inépuisable victoire que l'Allemagne, elle, éprouvée dans son effort désespéré, ne peut plus attendre de ses plans bouleversés pas plus que de l'appui de son allié battu. Ce sera la grande victoire. Est-elle proche ? Est-elle lointaine ? Qu'importe, nous l'attendrons dans notre héroïque Paris aussi longtemps qu'il faudra. Nous savons qu'elle est sûre.

**La République française.** Pendant les jours qui viennent de s'écouler, de nombreux Parisiens, surtout des femmes et des enfants, ont quitté la capitale. Il faut se féliciter de cet exode qui diminue les préoccupations de ceux qui ont assumé la charge de la défense. Il ne reste plus à Paris que les citoyens armés d'un triple ariau que n'affraient pas les menaces d'un investissement possible, mais, hérons-nous de le dire, nullement certain, car notre vaillante armée, toujours intacte, lutte pied à pied et souvent victorieusement contre un ennemi tenace mais à bout de souffle.

**La France de Bordeaux.** Un seul point du programme du maréchal von der Goltz est réalisé : l'emploi par les Allemands de toutes les forces disponibles et des moyens de destruction les plus complets. Ils y ont même ajouté l'assassinat de blessés, de femmes et d'enfants. Mais les places fortes ne sont pas occupées, la capitale ne l'est pas non plus, elle ne le sera point, mais le fait que, contrairement à l'affirmation de von der Goltz, il faudrait conquérir le pays.

**L'Echo de Paris.** Dans le péril qui presse la patrie, plus que jamais, je garde dans la victoire une inébranlable confiance. Je ne sais rien du secret des opérations, je n'en sais rien. Mais je vois nos armées, libres de leurs mouvements, échelonnées sur les flancs de la colonne allemande, audacieuse et puissante, qui, pareille au torrent, roule vers Paris menaçant ses communications, rompt sa marche à tout instant en des combats magnifiques, qu'on nous a trop laissé ignorer, et dont les récits épiques nous arrivent par morceaux, tandis qu'à l'Est, celle de la Moselle en d'autres rencontres non moins illustres, contente et oblige à reculer une partie des forces ennemis.

**Le Nouvelliste de Bordeaux.** L'armée, présente, se voit confier toutes choses, la France entière. Elle le mérite. Son courage est admirable. Elle qui se jetterait dans l'offensive avec tant de feu, nous la voyons dans la défensive que lui imposent les événements, superbe de discipline, vaillante, magnifique, solide. Elle essaie qu'à sa tête il y a maintenant des chefs qui ne songent qu'à la patrie.

**Le Petit Journal.** Ce n'est plus qu'une question de semaines pour que les armées russes arrivent devant Berlin. Paris, s'il est besoin, tiendra tout le temps nécessaire. Il a tenu cinq mois en 1870, sans armée de secours ; il tiendra bien six semaines en 1914, avec une armée française faisant face à l'armée envahissante et une autre armée française manœuvrant sur les flancs de l'envahisseur.

**Le Petit Parisien.** Les socialistes italiens ont répondu, comme il convenait, à l'outrageante mission des délégués de la « Sozialdemocratie ». Entre leurs camarades français qui, eux, luttent avec toute la nation pour la sauvegarde de la civilisation et entre les complices des pangermanistes, les socialistes italiens n'ont pas hésité. Leurs vœux sont pour ceux qui ont tout fait pour éviter la guerre et contre ceux qui l'ont voulue, provoquée, machinée, avec autant d'astuce que de brutalité. M. Sudekum, chef de la délégation allemande, en sera pour ses frais de voyage et d'éloquence.

En 1870, Bebel et Liebknecht se faisaient jeter dans une forteresse pour avoir protesté contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. En 1914, M. Sudekum se fait le racoleur des barbares. Qu'on ne nous parle plus de la « Sozialdemocratie » allemande. Elle est déshonorée.

**Le Daily Chronicle.** Le plus grand journal anglais, après avoir examiné la situation militaire, dit que plus que jamais il faut se montrer optimiste. La bonne impression produite par la déclaration de Lord Kitchener est justifiée par ce fait qu'il existe dans ses calculs un facteur formidable qui ne peut être dévoilé à l'heure actuelle, mais qui, lorsque son existence sera révélée, pourra étonner l'Europe.

Le Gérant : DANIEL GOUNOUILHOU,

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU